Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 84 (1996)

Heft: 7

Artikel: Lausanne et ses "bad girls"

Autor: bme

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-281013

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

un truc rigolo. Nous voulions changer l'image qu'on nous colle lorsqu'on est classée féministe, une image de grincheuse gnan-gnan qui veut rappeler tout le monde à l'ordre et faire la morale. Nous, nous voulions nous amuser, parler de notre expérience de femme, de ce qu'on ressentait. C'était aussi une vérification de nos lectures et des thèses féministes sur le terrain.

Qu'aviez-vous envie de raconter ?

Nous voulions parler d'un autre féminisme et trouver une autre manière de traiter des femmes. Un féminisme plus axé sur la vie au quotidien, sans forcément faire de la politique. Nous voulions raconter comment on ressent les inégalités à partir de ce qu'on vit quand on sort, quand on va à l'école, à l'université ou au boulot. Nombre de mes copines considèrent le féminisme comme dépassé et ne se sentent pas concernées. On voulait leur montrer que c'est faux.

Vouliez-vous vous adresser aux femmes de votre génération et vous démarquer de vos aînées?

Oui, on avait envie de dire que le féminisme pouvait aussi être traité avec humour. On voulait être directes, parler de nos études, des poils, de toutes sortes de choses. Des sujets simples qui montrent les pressions qui s'exercent sur les femmes. Ce journal était distribué dans un cercle proche. Finalement nous nous donnions un peu en spectacle.

Ces discussions entre copines, ces espaces-femmes de Berlin et de Genève vous aident-ils à voir clair dans votre perception du féminisme?

Oui, sûrement. Mais je dois dire qu'après un certain temps, j'ai arrêté de collaborer au journal. Il y avait plusieurs raisons à cette décision. C'était devenu difficile à assumer. Je souffrais des débats que je provoquais. Remettre sans cesse en question les relations hommes-femmes touche finalement à la sphère personnelle. Avec le féminisme revenait aussi à la surface la séparation de mes parents. Le féminisme de ma mère en était peut-être une des causes. C'est du moins ce que prétendait mon frère. Féminisme rimait de plus en plus avec rupture et séparation et ça devenait pénible. Ça remuait trop de choses personnelles. Je n'avais plus envie de me mettre en avant. J'avais toujours envie de parler mais à un autre niveau.

En dépit de ces difficultés, gardez-vous l'étiquette féministe?

Oui, mais j'aimerais faire une pause, prendre une respiration. Je renouvellerai mon abonnement au féminisme plus tard... Bien sûr, les autres me perçoivent comme une féministe. Un séjour à Berlin, un travail d'électricienne, une collaboration à *«La Poilue»*, tous les ingrédients y sont. Je pars dans quelques jours pour le Salvador. Je vais y travailler pour une ONG (Organisation non gouvernementale). Je vais faire de nouvelles découvertes mais je sais qu'il faut encore se battre. Tout est loin d'être gagné.

Simone Forster

LAUSANNE ET SES «BAD GIRLS»

«Bad Girls Go Everywhere», ou BGGE, c'est le nom d'un groupe de jeunes femmes, étudiantes ou assistantes à l'Université de Lausanne. D'abord regroupées pour lutter contre des affiches sexistes, elles ont maintenant formé une association non mixte avec des projets sur le long terme: s'interroger sur la prééminence des hommes au niveau professoral, ou sur la faible présence féminine dans certaines branches. Elle veulent également faire office de plaque tournante de l'information, par exemple en rendant attentives (et attentifs) les membres de la communauté universitaire à l'existence d'une médiatrice pour les cas de harcèlement sexuel. A lire dans l'*Uniscope* de cet été, preuve qu'elles sont prises au sérieux par les étudiants.

Quant aux mauvaises filles, elles ont le vent en poupe. Le slogan lancé dans les années 70 aux États-Unis: *les bonnes filles vont au ciel, les méchantes partout* a été repris par Ute Ehrhardt et développé en un livre* publié en 1994 qui a fait un tabac (la suite *«Comment devenir une méchante fille»*, paraît cet automne en Allemagne). Dans cet ouvrage, la psychologue indépendante qui travaille à Wiesbaden – mère d'une fille – donne des recettes basées sur les expériences de vie de ses patientes. En gros, il s'agit de mieux définir nos objectifs et de foncer, sans trop nous occuper des autres, pour les atteindre. Elle donne l'exemple frappant de la jeune avocate qui veut ménager tout le monde, aide les secrétaires, fait des heures supplémentaires et se retrouve toujours sur le carreau à l'heure des promotions.

Et puis son grand truc, c'est notre sourire. Elle est pour celui, joyeux, qui vient du cœur, mais nous enjoint à éliminer ce fameux petit sourire - que toute une chacune connaît bien - retenu, aplati en une expression à la Joconde avec tout le désarroi du monde dans le regard. Ce sourire-là, on devrait se l'effacer à tout jamais du visage et exprimer clairement nos sentiments, c'est-à-dire le bon coup de gueule s'il s'impose. A propos de sourire, une amie me raconte que voici quelques années aux États-Unis, les employées d'une immense entreprise de téléphone ont fait une grève du sourire. Si insupportable qu'elles ont obtenu tout ce qu'elles voulaient dans les plus brefs délais.

Où je ne suis pas du tout la psychologue, c'est avec l'exemple de la roue de voiture qu'il faut changer soi-même afin de ne pas être prise pour la fameuse «pince» qui n'y connaît rien en mécanique. Là, je pense que l'on peut revendiquer haut et fort le fait de ne pas s'intéresser à la mécanique mais d'être quand même une bonne conductrice. Et de mettre cette ignorance au même niveau que celle de l'homme qui ne sait pas faire de la confiture de fraises mais qui n'est pas tarte en cuisine pour autant. Sinon quel stress, mesdames d'être non seulement au four, au moulin, à l'ordinateur et de surcroît sous le capot de notre voiture.

(bma)

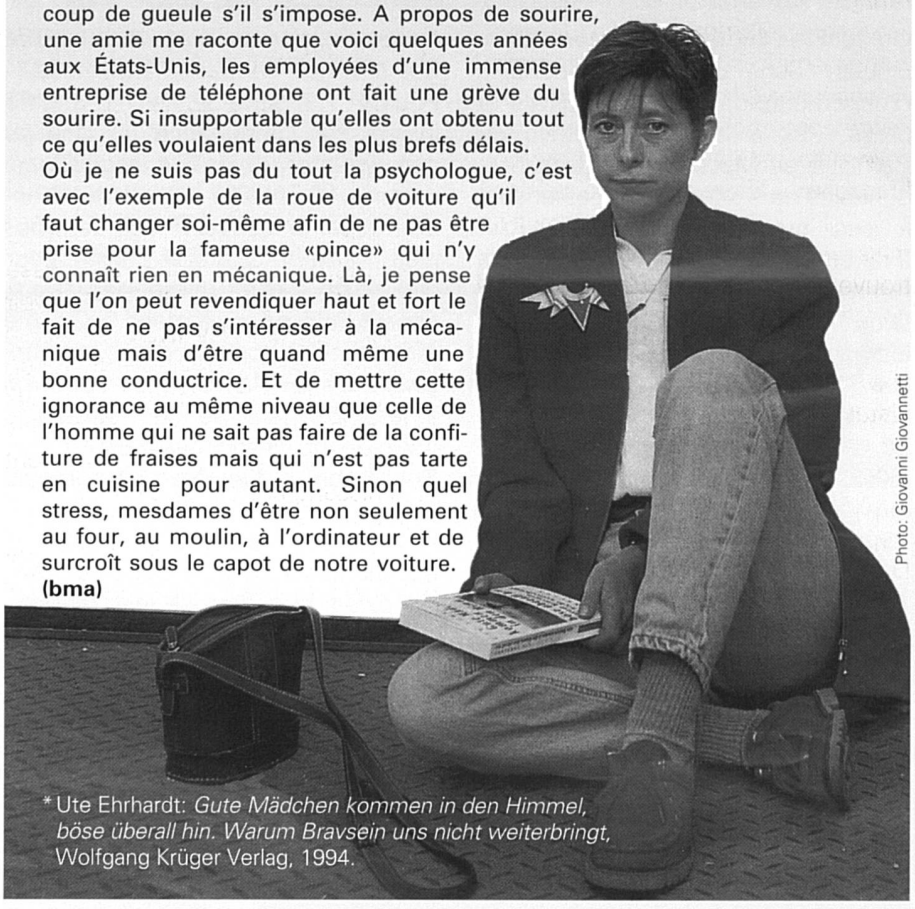

Photo: Giovanni Giovannetti

* Ute Ehrhardt: *Gute Mädchen kommen in den Himmel, böse überall hin. Warum Bravsein uns nicht weiterbringt*, Wolfgang Krüger Verlag, 1994.